

risé avec les PP. Pouplard et Morat, l'an dernier, au centre de l'Afrique) vint près de moi et demanda au guide de notre caravane combien je pouvais être vendu.

J'avais onze ans; les mauvais traitements et un travail trop souvent au-dessus de mes forces avaient amaigri mon corps. J'étais encore boiteux, par suite du coup de poignard que j'avais reçu dans les côtes.

Le guide dit au Père :

—Farraghit vaut deux cents francs.

—Je te donne cent francs, dit le P. Richard et pas plus.

—Cent francs ! Me prenez-vous pour un sot ? reprit le guide ; il vaut deux cents francs.

—Doucement ! dit le Père ; Farraghit me plaît ; comme je n'ai pas besoin de lui, et que tu as grande envie de t'en défaire, je vais te donner cent francs et pas plus.

—Eh bien, pour vous être agréable, je fais un sacrifice..... Réglons à cent cinquante francs.

—Non, je donne cent francs et pas plus ; je prends Farraghit et je l'emmené. Tiens, voici cent francs.....

Enfin, après bien des débats, le guide consentit à me vendre au Père Missionnaire pour cent francs. Le P. Richard m'emmena.

Jamais de ma vie je n'avais vu d'hommes tout blancs, aussi j'étais effrayé quand je tombai dans les mains du missionnaire. Je pensais qu'il allait me manger, car les Arabes et les Touaregs me disaient que les blancs chrétiens mangeaient les noirs. Ils font bouillir, disent-ils, une grande marmite d'eau, et lorsque l'eau est bouillante, on appelle auprès de la marmite le petit Nègre, et on lui dit de regarder. Pendant que le Nègre est penché, on le jette dans la marmite, il cuit et on le mange. J'avais peur du missionnaire et je croyais que son habit était une peau que les hommes blancs avaient par-dessus le corps.

Le Père m'emmena à Biskrab, en Algérie ; je fus introduit dans une belle maison comme je n'en avais jamais vu. Le Père me fit asseoir et me caressa la tête de sa main ; j'avais peur encore qu'il ne me mangât ; mais peu à peu, enhardi par ses caresses, je dis au Père que j'avais faim et qu'habituellement chez mes maîtres, les Arabes et les Touaregs, je recevais plus de coups de corde que de morceaux de pain. Le bon Père aussitôt me donna quelques dattes ; lorsque je fus rassasié, j'étais heureux de voir que l'homme blanc, que le missionnaire est l'ami et non le bourreau de ma race ; j'étais content de lui appartenir. Je riais, je chantais, en courant par la chambre et en baisant la main du missionnaire. J'avais été bien malheureux, je pouvais maintenant me réjouir ! A mon entrée dans la maison des Missionnaires, j'ai vu que tout le monde était content ; le bon Père Richard me donna une grosse chemise de laine et m'envoya dans la cour.

Là je vis une quantité d'enfants de mon âge qui jouaient et qui étaient heureux ; ils m'accueillirent comme leur frère, et j'oubliais que jusqu'à cette heure le travail, les coups de corde et de bâton avaient été mon unique partage.

Le Père Richard vint à moi et me dit :

—Tu as eu des maîtres bien méchants ?

—Oh ! oui, méchants, bezzel.

—Et moi, dit le Père, est-ce que je suis bien méchant ?

—Oh ! non, vous, vous êtes bon, bezzel.

—Veux-tu rester avec moi ?

—Oh ! oui, toujours, toujours, oui sidi, toujours !

(A suivre).